

L'EDITO



Par Bernard MORLINO

Le condottiere Philippe Caubère, Ballon d'Or 2006

Puisque Buffon a trafiqué des paris, et Henry rien gagné, personne ne mérite le Ballon d'Or, hormis Eto'o, hélas blessé, ou Ronaldinho, bis repetita. En fait, le meilleur joueur 2006, c'est le Marseillais Caubère, ex-attaquant du FC Cartoucherie transféré au Racing Club du Rond-Point des Champs-Élysées. Coup d'envoi à 20 heures et des poussières. Un vrai champion !

Si vous devez venir à Paris, ne visitez pas la Tour Eiffel ou l'Arc de Triomphe mais venez plutôt voir Philippe Caubère. L'artiste capital rêve à l'air libre. Souvenez-vous, il fut le père de Marcel Pagnol dans les films d'Yves Robert. Face à lui, vous serez devant un fils, un frère, un père, un amant, un aimant, un cousin, un ami, à la fois naïf et puissant. Il ne s'agit pas de scruter une bête curieuse au cours d'un one man show. Ici, pas de monologue. Plutôt une façon d'échapper au théâtre conventionnel par la sorcellerie d'un « écrivain farceur ». On assiste à l'éclosion renouvelée d'un homme, de 0 à 30 ans, égrenant sa pensée en direct. Voici l'enfance de l'art, l'époque bénie du temps des panoplies, des cabanes et de la sarbacane. Domaine où il excelle. Si vous ne connaissez pas encore Caubère c'est parce qu'il ne s'éternise pas à la télévision. Il s'agit moins de mépriser les animateurs bonimenteurs que de ne pas s'éloigner de sa parole. Celle qui lui demande tant d'énergie pour la mettre en lumière depuis un quart de siècle qu'il arpente la scène où il développe son imaginaire, simple, profond, tendre et féroce. Plus il parle de lui, plus il parle de nous parce qu'il ne triche pas avec sa solitude.

Le parallèle théâtre et foot est évident. Loges et vestiaires. Scène et terrain. Entraînements et répétitions. Acteur et joueur. Troupe et équipe. Metteur en scène et coach. Représentation et match. En commun, ils ont : l'improvisation, le jeu et le public. Je n'oublie pas la spiritualité. N'en déplaise aux esprits bornés, le foot s'adresse à l'esprit duquel il provient, au même titre que le théâtre. Qui a vu Maradona et Caubère orchestrer le jeu sait de quoi je parle. Ceux qui ne retiennent que la violence des faux supporters sont les mêmes qui ferment les yeux devant les millions de morts des guerres de religion. Le foot et le théâtre ont leurs croyants et pratiquants avec l'avantage d'avoir des dieux vivants. Comme les films ne sont que des matchs en différé, Caubère a choisi la scène pour aller droit au but. Quand il rejoint, en 1971, la Cartoucherie, le jeune espoir veut devenir universel tel Zidane rêvant d'être international. Le premier n'a jamais bénéficié de la médiatisation du second car le théâtre n'est pas sponsorisé par des équipementiers tentaculaires. Où qu'il soit, Caubère joue à domicile. Claudine, sa mère, l'ayant doté de bons ménisques, il est rarement blessé. A la différence de la plupart des acteurs, lui part de l'abstrait vers le concret. L'artiste nous touche parce qu'il a été ému auparavant. La commedia dell'arte, le carnaval, Shakespeare, Jacques Copeau sont des lianes sur lesquelles ce diable d'homme s'accroche, faisant la nique aux théâtres minés par l'ennui nationalisé. A la manière des grands dramaturges de l'Histoire, il a trois ou quatre degrés de lecture. Et tout ça comme si de rien n'était. Archet et violon.

A la fois gardien et attaquant

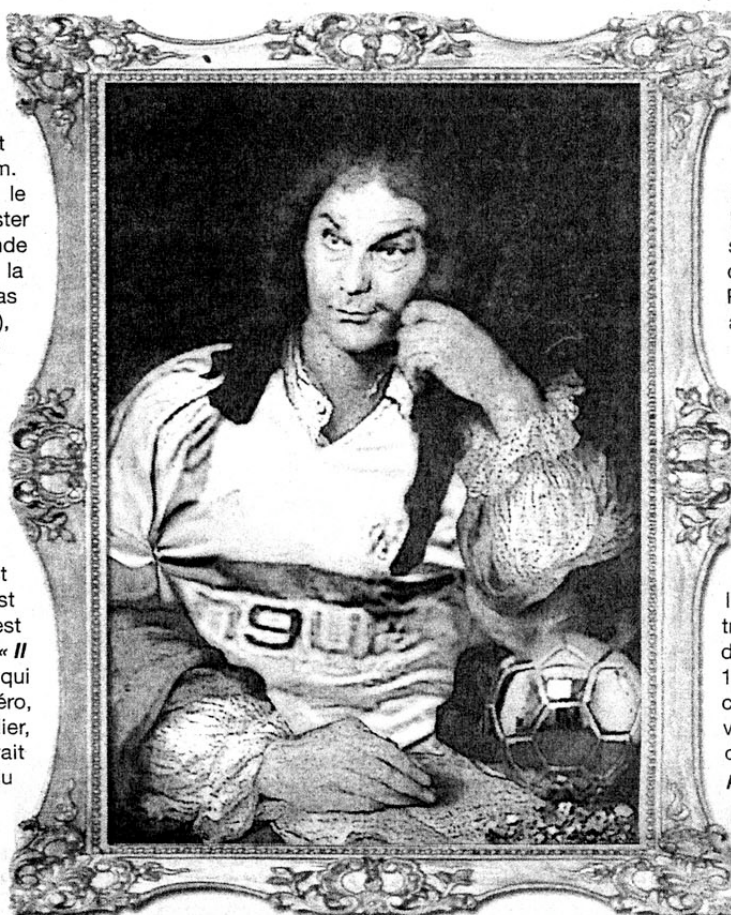
Le fils de Claudine a réussi le pari de Rimbaud : écrire en marchant. A l'origine, il invente oralement ses spectacles par bribes, enregistre puis note ce qui mérite de l'être. Au début de son itinéraire solo, éveillant ce qu'il a de plus urgent en lui, il eut pour accoucheurs Clémence Massart et Jean-Pierre Tailhade, lequel l'incita non pas à imiter les gens mais à être eux à travers lui. N'ayez pas peur de Caubère qui préfère l'émotion, l'art, la transposition, à la culture. Le

cœur, oui ; l'intellect, non. Entre l'exubérance et la pudeur, il voyage de la féroce hystérie au calme, et vice versa, pour apaiser la tempête sous un crâne, au gré du tumulte.

Très tôt, Caubère réalisa qu'il ne voulait pas devenir notaire dans un téléfilm. Accumuler les rôles du répertoire ne le passionnait pas non plus. Il voulait rester fidèle à ses débuts où il refaisait le monde avec ses copains. La vie, l'amour et la mort sont ses marottes. Pour ne pas trahir Philippe (l'enfant et l'adolescent), Caubère (l'adulte) partit à la recherche du temps perdu. Extérieur et intérieur aux événements, il vit le présent comme s'il s'agissait déjà d'un souvenir. Le comédien joue tous les personnages, à l'égal des couleurs de l'habit d'Arlequin. Caubère est au théâtre ce que Fernando Pessoa et ses hétéronymes sont à la littérature. Le rouge, c'est la mère. Le noir, c'est Ariane (Mnouchkine). Le blanc, c'est Ferdinand (l'alter ego). Le vert, c'est Josette. Ainsi de suite. Caubère c'est : « **Il était mille fois...** » Imaginez un joueur qui soit à la fois, gardien, arrière latéral, libéro, stoppeur, récupérateur, stratège, ailier, inter, et avant-centre. Et qui saurait frapper de loin, de près, du gauche, du droit et de la tête. Sans parler des passes décisives, des ailes de pigeon et des penaltys. Il se sert de son corps comme d'autres de la guitare électrique, mi-Jimmy Hendrix mi Marcel Marceau.

On entend et il écoute. On regarde et il voit. On parle et il dit, au-delà des apparences avec la vista de Puskas et de Bacon réunis. Au lieu de se laisser broyer par les événements, il prend l'existence par les cornes pour lui faire rendre l'âme. Son théâtre est l'ultime instant avant le bond vers le néant. Et ce bond, il le contrôle comme Garrincha maîtrisait le ballon au cours de ses dribbles fous. Cet ailier du théâtre joue collectif lors des six volets de « L'Homme qui danse », jusqu'au 30 décembre, où il passe de sa mère naturelle à sa mère surnaturelle, Ariane Mnouchkine, « la folle sainte » (ou le contraire...). Que d'amour chez « l'athlète du verbe » ! Le torrent des films de John Cassavetes... Son double Ferdinand reçoit dans sa chambre de Gaulle, Mauriac, Sartre et Bobet. Tous les enfants sont des poètes mais peu le restent. Caubère, lui, continue de jouer aux cubes avec les mots et à la pâte à modeler avec son corps. En une torsion du buste, il incarne un ancien camarade, et les inflexions de sa voix font défiler une kyrielle de compagnons de jadis. Son monde est un brassage de la mythologie du festival d'Avignon de Jean Vilar, des mirages politiques de mai 1968, de « faites l'amour et pas la guerre », de la hantise de finir comme Monsieur Tout-le-monde et des fins de mois qui durent trois semaines. L'adolescent d'autrefois ne se remet pas de son enfance. Tantôt il entend le son des cloches remonter sous l'eau, tantôt il aperçoit les toits de son Atlantide à la crête des vagues.

L'ironie et la tendresse sont omniprésentes dans les trois heures quotidiennes de l'Annapurna intime. Il s'accorde ici ou là deux jours de relâche au cours de ce Mondial de théâtre. Cela revient à disputer dix matchs de suite entre le mardi et le samedi. On n'a pas besoin de contrôle sanguin



pour

vérifier son taux d'EPO. Depuis plus de trente ans, Caubère carbure à la passion. « Créer pour donner une forme à son destin ». Peu de comédiens illustrent l'aphorisme d'Albert Camus, le seul goal au monde à avoir eu un Prix Nobel. L'ancien joueur du Racing Universitaire d'Alger appela l'Equipe sa première troupe de théâtre. Ensuite, il signa au FC Gallimard.

Le Maradona du théâtre

Dans n'importe quel wagon du Caubère Express, vous aurez l'impression de croiser André Suarès, Relys, Dullin, Artaud, Beckett, Zouc, Keaton, Céline, les Marx Brothers, Devos et Fernand Raynaud. Sacrés clients d'une auberge espagnole quatre étoiles. Ne se prenant pas au sérieux, il est à Mnouchkine ce que La Grange fut à Molière. Le disque dur du théâtre des années 1970-1980 jongle au stade Renaud-Barrault. Son rire, ses cris, onomatopées, coups de bâton sur le sol et rictus rythment ses spectacles. Sa magie recrée une répétition de Mnouchkine ou le tournage du film « Molière » qu'il interpréta avec maestria. La notoriété lui procura la confiance. Caubère joue le cameraman, le perchman, le preneur de sons, les figurants, la cinéaste... Hilarant de bout en bout. Jamais vulgaire. Ses allusions sexuelles sont irrésistibles. Le comédien-auteur a une haute idée du public. L'artiste nous console de la connerie humaine et communique sa joie de vivre à chaque seconde de sa partition gestuelle et verbale. Il lui arrive d'oublier un mot qu'une voix lui souffle depuis la salle, doux mistral humain qui le suit à la virgule près au risque de récolter la foudre du marathonien sprinter. Son théâtre est une réponse politique aux acteurs qui attendent

qu'un metteur en scène les appelle au téléphone. L'obsédé textuel est une sorte de Jacques Brel qui chante Léo Ferré avec l'élan désespéré de Trenet. Le gentil à la dent dure d'un Daumier, croquant d'un trait l'essentiel des êtres. Son œuvre organise le chaos. Mémoire sans nostalgie. Vivre ne lui suffit pas. Ses tirades valent les chœurs de Miles Davis.

Pour Caubère, l'enfer ce n'est pas les autres. La fin de ses spectacles est un adieu bref et déchirant. Sa marche dans le vent est d'anthologie. Quand ses copains ont vécu, lui a vu. Ils ont oublié, lui a retenu. Caubère, la vigie. Caubère, la sentinelle. Caubère le phare. Pas de jeu de mots. De la répartie et fraîcheur d'âme. Le professionnel est d'abord un amateur. Que s'est-il passé ? La vie et il est resté jeune. Par l'écriture, le jeu et la mise en scène, il transcende tout ce qui lui est arrivé depuis sa naissance, le 21 septembre 1950. A l'opposé de ceux qui considèrent le réel pour une fiction à venir, Caubère est un descendant direct de Cendrars : « **Il faut vivre la poésie avant de l'écrire** ».

Dès notre arrivée dans la salle, on voit le plateau nu, telle la pelouse du stade Maracana ou celle d'Old Trafford, « le théâtre des rêves ». Le comédien n'a pas besoin de lever le rideau pour que l'écrivain dévoile son âme. Des actions de toute beauté. Caubère entre sur scène quand les autres ne font qu'y monter. On entend ses pas dans le silence. « L'homme qui marche » de Giacometti se présente à nous en pleine lumière. Grâce à Caubère, on entrevoit ce que fut l'œuvre éphémère de tous les vrais serveurs de l'art vivant. Le fils de Claudine est le soleil du théâtre.

ACTUfoot.06		Hebdomadaire n°232 du 10 novembre 2006	
Editeur : D.M. EDITION SARL au Capital de 7 500 € 7 bis, rue des Combattants en Afrique du Nord 06000 NICE		RÉDACTION Yannick Pelayo yannick.pelayo@actufoot.com Manuel Louis manuel.louis@actufoot.com Aurélien Maestracci aurelien.maestracci@actufoot.com Nicolas André nicolas@actufoot.com Gaël Champossin gael.champossin@actufoot.com	
Rédaction & Infographie : Tél/fax : 04 93 16 84 91 E-mail : redaction@actufoot.com		Guest-Star : M. Bernard Morlino	
Service Commercial : Tél/fax : 04 93 16 84 91 Tél. : 04 93 16 81 24 Tél. : 08 70 74 88 86 E-mail : commercial@actufoot.com		RESPONSABLE : Julien Grisoni julien.grisoni@actufoot.com Infographiste : Jean-Michel Lombardo	
Régie publicitaire : DM SPORT au Capital de 15 000 €		COMMERCIAL Stéphanie Hennau Jean-Marie Gasparini Stéphane Moreau Vincent Bossé Frédéric Braquet Patrick Desvaux	
Directeur de la publication : Thomas Derys thomas.derys@actufoot.com		Collaborateurs : Claude Couvet Fabrice Combes	
Directeur administratif : Cédric Messina cedric.messina@actufoot.com		N° de commission paritaire : CPPAP 0407K81512 N°ISSN : 1632-5311 Dépôt légal à parution Imprimeries IPS	
Toute reproduction, même partielle, des textes et illustrations, est interdite sans accord préalable. La revue Actufoot.06 n'est pas responsable des textes, dessins, photos et illustrations qui lui sont envoyés sous la seule responsabilité de leurs auteurs.			
SITE INTERNET : WWW.ACTUFOOT.COM			